

Serge Joncour
L'homme qui
ne savait pas
dire non

roman



Parfois le soir,
seul devant sa glace,
il avance les lèvres
pour dire le mot.

Extrait de la publication

Flammariion

L'homme qui ne savait pas dire non

Du même auteur

Combien de fois je t'aime, Flammarion, 2008 ; J'ai Lu, 2009.

Que la paix soit avec vous, Flammarion, 2006, J'ai Lu, 2008.

L'Idole, Flammarion, 2004.

UV, Le Dilettante, 2003 ; Folio, 2005.

In vivo, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2006.

Situations délicates, Flammarion, 2001 ; J'ai Lu, 2003.

Kenavo, Flammarion, 2000 ; J'ai Lu, 2002.

Vu, Le Dilettante, 1998 ; J'ai Lu 2000.

Serge Joncour

L'homme qui ne savait pas
dire non

roman

Flammarion

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de cet ouvrage du soutien du Centre National du Livre.

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-0093-7

*Les mots qui vont surgir savent de nous
des choses que nous ignorons d'eux.*

René Char

*Je suis, par mon enfance, par mon ascendance,
d'un canton verdoyant, sylvestre, lacustre de la Terre.*

Pierre Bergounioux

Prologue

Parfois le soir, seul devant la glace, il avance ses lèvres pour dire le mot, il les rassemble comme pour une moue ou un demi-baiser, il tend la bouche vers l'avant et cale les incisives pour souffler la décisive consonne, mais là le mot ne vient pas, il lui reste sur sa langue comme un noyau de cerise, un chewing-gum qui refuserait de buller. Même tout seul, il n'y arrive plus.

Il faut bien qu'il se le dise.

Mais il ne peut plus dire non. Il en est même devenu totalement incapable, il ne sait pas davantage comment il a perdu ce mot, comme ça, du jour au lendemain, ou bien plus insidieusement, il ne s'est rendu compte de rien, toujours est-il que le résultat est là, ces derniers temps quoi qu'on lui demande ou lui propose le non est impossible à décrocher. Est-ce l'effet d'une usure mécanique, d'une trop grande perméabilité à l'autre ? Est-ce sous le coup d'une politesse excessive ou d'un manque soudain de caractère, toujours est-il qu'en toutes circonstances et quels que soient les contours de la question qui lui est posée,

quelle que soit l'offre ou l'interlocuteur, il ne sait plus que satisfaire ou contenter, au mieux il acquiesce d'un rictus timide, déglagée au possible, au pire il dit carrément oui, mais plus jamais il n'oppose ne serait-ce qu'un non timide ou un refus ravalé, comme s'il était chaque fois d'accord avec ce qu'on lui avance, royalement du même avis. Même dans le cas de l'urgence ou de la réponse du tac au tac, il bute sur la syllabe précieuse et reste coi, la bouche calée comme un moteur mal débrayé.

Qu'on ne lui jette pas la pierre, à son petit niveau chacun a vécu ça, tout le monde a déjà ressenti ce coupable avachissement de l'être qui fait que parfois on n'ose pas refuser, tout le monde en est passé par là, il n'y a rien d'exceptionnel à cela, il s'agit d'un de ces travers universellement partagé, sinon qu'en général ça ne dure pas.

À le voir, on pourrait croire qu'il flotte dans le turquoise d'un assentiment total, que les sollicitations des autres sont de grands cétacés avec lesquels il n'entretient ni peur ni fascination, qu'une disposition aquatique l'amène à envisager le monde comme un grand bain favorable à la tiédeur indiscutable, mais ce serait lui prêter une grandeur d'âme bien loin de ses petites dispositions philanthropiques.

Quant à savoir comment il a perdu ce mot, et dans quelles circonstances, il a beau s'y concentrer, il a beau chercher partout comme on le ferait d'une clé ou d'un stylo qu'on vient d'égarer, tout en essayant de visualiser la dernière fois qu'on s'en est servi, il a

beau se plier scrupuleusement aux exercices de l'atelier d'écriture qui vise à retrouver l'usage des mots perdus, il ne voit pas.

Au départ on a pensé qu'il s'agissait d'une incapacité phonatoire avec ce palindrome sec, que mécaniquement il ne pouvait plus l'émettre, qu'en somme ça relevait de l'orthophonie lourde, une sorte de dysfonctionnement de la mâchoire. Mais de ce côté-là, en poussant jusqu'à la radiographie on ne lui a rien trouvé. D'un naturel plutôt paisible et bien disposé, il n'en ressent pas moins des petits moments d'angoisse en songeant à ce curieux phénomène, parfois il va même jusqu'à s'inquiéter, se demandant si on ne lui aurait pas jeté un sort, s'il ne serait pas hanté par cette filiation qui depuis toujours a tenu sa famille à l'écart de toute décision, cette généalogie de la résignation qui tisse le sort des anodins, de ces humbles loin de tout à la campagne qui ne sont jamais véritablement entrés dans l'Histoire... À ce qu'il paraît, si on remonte en soi comme dans le tronc d'un arbre sec, si on soulève tout ce qu'il y a de mémoire collective à sommeiller sous les bonnes feuilles de sa conscience, on tombe nez à nez avec toutes sortes d'explications tapies comme des petits prédateurs hargneux, des échardes dans nos ascendances gouvernées par la peur, essorées de travail et laminées par les guerres. Comme le dit l'animateur de cet atelier d'écriture où on apprend à broder des textes pour faire parler les mots, *le passé est à chacun ce que le brouillard est à l'accident ; responsable de rien mais cause de tout cependant.*

Dans une vision plus lumineuse il se dit qu'il garde peut-être en lui le vestige d'une mémoire inconnue, une nostalgie caressante et vaste comme un pays perdu, un pays facile et bienfaisant où baignait sa vie d'avant, *le pays du oui* probablement. De là en filant le souvenir, l'astuce serait d'y remonter, comme s'il était en exil dans ce monde qu'est le monde autour de nous, ce difficile présent, car perdre l'usage du non revient un peu à ça, à se sentir un peu décalé de la réalité, légèrement en porte-à-faux, c'est comme faire un voyage à quelques pas de soi-même, avec la sensation très nette, par moments, de ne plus rien pouvoir pour soi.

Mais n'allons pas trop vite dans l'exposé de l'incapacité, comme le dit le proverbe malgache, ce n'est pas en tirant sur la feuille qu'on fait pousser la plante.

Chapitre 1

Le mot perdu

Dans les premiers temps c'est une véritable épreuve que de vivre sans le recours de ce mot-là, au début on n'en finit pas de se laisser surprendre, ça suppose en plus d'une vigilance de tous les instants, de ne pas trop sortir de ses habitudes, laisser le moins de place possible à l'inattendu. Le matin par exemple, c'est pour lui comme une aubaine de renouer avec son perpétuel schéma. Du coup il se rend dorénavant à son travail avec l'intime satisfaction de celui qui visite quotidiennement un centre d'attraction, sûr de ses marques, d'autant que c'est un métier varié et facilement prenant. Le trajet lui-même est balisé de repères et d'événements attendus très rassurants.

Dans la rue les gens avancent au cas par cas, la plupart portent un jean bleu, petite armée heureuse parée pour les assauts du quotidien. Des jeans depuis quelque temps il n'en met plus, non pas qu'il refuse l'idée de l'uniforme, loin de lui l'envie de contrer l'époque, c'est juste que les vendeuses l'amènent chaque fois vers des choix plus compliqués, satin ou

alpaga, et une fois qu'il a essayé un pantalon il ne sait absolument plus comment ne pas l'acheter.

Les couloirs du métro le matin sont vaporisés d'un sentiment de devoir, chaque bouffée qu'on y inspire hisse plus haut dans sa détermination. À la croisée des correspondances un SDF tend son journal gratuit en lançant à la cantonade : « Toute la misère du monde, toute la misère du monde, catastrophes, programmes, résultats... » Tout le monde arrive à faire semblant de ne pas le voir, pour certains c'est devenu un mouvement naturel de l'âme. Personne n'en veut de son journal, les temps sont tellement durs que même le gratuit est décourageant. Par contre quand le nécessiteux lui tend à lui, il ne voit pas comment ne pas le prendre, il évitait pourtant de le regarder dans les yeux, mais c'est immanquable, chaque fois qu'on lui met une brochure sous le nez il ne voit pas comment le refuser. Ces derniers temps, on le voit souvent arriver au bureau avec cinq ou six journaux sous le bras, une vraie petite pile parfois, et là il y a toujours un adepte du mauvais esprit pour lui lancer :

— Alors, Beaujour, tu veux ouvrir un kiosque ?

Un collègue facétieux auquel évidemment il répondra, manière de prolonger la blague :

— Ah tiens, c'est une idée.

Une fois le journal casé le SDF ne s'arrête pas là, flairant le mécène, dans la foulée Beaujour tend aussi sa soucoupe. Il donne alors une pièce de dix centimes d'euro, au fond de sa poche il en a toujours un petit tas prémédité, mine de rien ce quêteur est un génie,

il vient d'inventer le journal payant. Plus loin encore il y en a un autre, un nouveau venu, qui jongle avec de vieux fruits, un ancien chômeur probablement, l'époque révèle tout un tas de talents. Mais déjà il entend celui du fond qui chante du Piaf au bord de la fêlure, l'accablement est répercuté par l'écho des couloirs, le matin ce n'est pas très entraînant, sa chanson mélangée aux odeurs de métro ça pèse comme un sac sur le dos, mais au moment de le croiser il serait vraiment malvenu de ne pas lui sourire, Beaujour cherche de nouveau dix centimes pour viser la casquette au sol, il voit bien que l'autre pauvre gars n'en revient pas, de son sourire surtout.

Le chemin jusqu'au travail est peuplé de mille divertissements, à la sortie du métro, la chorégraphie est parfaite, tout s'enchaîne, c'est aussi réveillant que dans une comédie musicale de Stanley Donen. Il promène son regard sur toutes ces sollicitations qu'on croise ici ou là dans le cadre d'une journée citadine, il porte sur tout ça un assentiment général, si une voiture le frôle de trop près au moment de traverser, il s'empresse de faire signe au conducteur, plus de peur que de mal ! Cent mètres plus loin il enjambe une laisse tout en disant bonjour au chien, il s'excuse quand une épaule le heurte, il regarde les autres, tous les autres comme une bouffée de bienfaits, la vie est un spectacle qui ne coûte rien, et pour sa part il tient les autres, tous les autres, tous ceux qu'on croise au quotidien, pour des amis qui ne se déclarent pas, qui auraient pu l'être en tout cas. Dans les rues il n'y a que des gens auxquels on aurait pu sourire, pas de

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01ELJN000110.N001

Dépôt légal : août 2009

L'homme qui ne savait pas dire non

Serge
Joncour

Sandrine Roudeix © Flammarion



« Parfois le soir, seul devant la glace, il avance ses lèvres pour dire le mot, il les rassemble comme pour une moue ou un demi-baiser, il tend la bouche vers l'avant et cale les incisives pour souffler la décisive consonne, mais là, le mot ne vient pas, il lui reste sur la langue comme un noyau de cerise, un chewing-gum qui refuserait de buller. »

On n'imagine pas l'embarras de ne plus pouvoir prononcer ce simple mot : non. C'est pourtant ce qui arrive à Beaujour, employé modèle dans un institut de sondage. Grâce à un atelier d'écriture, il part à la recherche du mot perdu, quitte à remonter toute l'histoire.

Avec la sensibilité qu'on lui connaît, Serge Joncour multiplie les scènes cocasses et compose un véritable roman des origines.

Serge Joncour est l'auteur de sept livres, parmi lesquels UV (Prix France Télévision 2003), L'Idole (Flammarion, 2005), Combien de fois je t'aime (Flammarion, 2008). Ses romans sont traduits en quinze langues. Il collabore à l'émission « Les Papous dans la tête » sur France Culture.

ISBN : 978-2-0812-0093-7



9 782081 200937

editions.flammarion.com

Prix France : 19 €

09-VIII

Flammarion

Extrait de la publication